

---

# HOMÉLIE IV.

## ENTRETIEN DE JÉSUS AVEC MARTHE ET MARIE.

HOMÉLIE SUR LUC X, 38-42.

---

*Un jour que Jésus et ses disciples étoient en chemin, il entra dans un bourg, et une femme nommée Marthe le reçut en sa maison. Elle avoit une sœur nommée Marie, qui se tenoit assise aux pieds de Jésus, et qui écou-  
toit ses discours. Mais comme Marthe étoit distraite par divers soins, elle vint à Jésus, et lui dit : Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc qu'elle m'aide. Jésus lui répon-  
dit : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez, et vous vous embarrassez de plusieurs choses : cependant une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée.*

---

**M. F.**, Parmi ces personnages illustres qui figurèrent sur la scène du monde et fixèrent les re-

gards des hommes, il en est bien peu dont la conduite privée n'ait démenti sous aucun rapport l'éclat de leur vie publique. Mais il n'en est point qui, tel que Jésus, dans les détails les plus familiers de la vie domestique, dans les instans destinés au repos, au commerce de l'amitié la plus intime, se soit montré toujours au même degré d'élévation, toujours dirigé par les mêmes vues, pressé des mêmes sentimens qui l'inspiroient au dehors. Voilà ce qui distingua, et devoit en effet distinguer le Fils de Dieu. Voilà ce qui imprime à ses moindres actions un caractère de grandeur, un intérêt puissant. Voilà ce qui leur donne un charme qui se fait sentir au cœur, et appelle la méditation.

Le trait d'histoire que je viens vous expliquer, en offre un exemple sensible. Rien n'est plus simple en soi-même, rien ne ressemble mieux au cours ordinaire de la vie. Qui peut cependant le lire avec indifférence? Qui peut le lire sans être frappé des leçons qu'il fournit et du tableau qu'il présente? Ici, la grâce la plus touchante s'unit à la plus haute sagesse : tout a son usage et son but ; tout est esprit et vie. Hâtons-nous d'approfondir cet intéressant sujet; et puissions-nous en recevoir de salutaires impressions. Amen.

**Le Fils de Dieu, suivant la prédiction du vicil-**

lard Siméon, étoit venu dans le monde pour être *en butte à la contradiction des pécheurs* (1); mais si durant le cours de son ministère, il eut à lutter contre les préjugés, les passions, les vices des hommes, quelquefois aussi il se reposa de cette triste et laborieuse vocation, en remplissant des devoirs plus doux.

Il venoit de confondre l'orgueilleuse hypocrisie d'un Docteur de la loi, par la belle parabole du Samaritain, en donnant du mot de *prochain*, cette explication sublime qui renverse les étroites limites de la bienveillance que l'égoïsme avoit posées, et qui ne fait qu'une seule famille de tous les enfans d'Adam : maintenant il se rend à Béthanie; il va respirer plus librement dans une maison bénie du Ciel, où il trouvera des cœurs dociles à ses leçons.

Grâces lui en soient rendues : il a ménagé la même consolation à ses Ministres. Si l'orgueilleux endurcissement, l'aveuglement charnel de tant d'hommes à qui ils parlent en vain; si l'illusion volontaire de ceux qu'ils voudroient sauver, porte souvent l'amertume et le découragement dans leur âme; ils peuvent entrer aussi, ils peuvent s'arrêter quelquefois dans une de ces demeures religieuses où le nom du Seigneur est adoré; sa

(1) Luc II, 34.

parole écoutée avec un cœur simple et bien disposé; où ils sont reçus avec les témoignages de l'affection; où ils voient régner l'esprit de la piété, les vertus qu'elle inspire; où s'entretenant des choses du ciel, ils goûtent les charmes de cette sympathie religieuse plus douce que tous les sentimens de la terre. Soyez bénies, familles vertueuses que mon cœur nomme en secret! C'est vous qui soutenez notre courage. C'est vous qui ranimez notre espérance. C'est vous qui nous soulagez du fardeau de cette cruelle pensée que nous travaillons en vain. C'est vous qui répandez quelque douceur sur notre pénible carrière.

Béthanie étoit un bourg situé à quelque distance de Jérusalem. Là vivoit une famille heureuse et paisible. Favorisée de la fortune, comme on peut le présumer, elle avoit préféré à l'éclat, aux plaisirs bruyans, aux distractions vaines que présente aux riches le séjour d'une grande ville, le calme et la jouissance de soi-même qu'on ne sauroit bien goûter que dans la retraite. Elle exerçoit l'hospitalité, cette vertu naïve et simple, qui préféra de tout temps les hameaux aux cités, cette vertu des anciens jours dont Saint-Paul dit, que *par elle plus d'une fois les hommes ont logé des immortels sans le savoir* (1). C'est

(1) Hébr. XIII, 2.

à elle, on peut le croire, que les heureux habitans de Béthanie durent le plaisir, la félicité de recevoir le Seigneur sous leur toit, et de former avec lui une relation intime. Il paroît qu'au milieu des fatigues de son ministère, il alloit souvent passer auprès d'eux quelques douces heures ; et d'après une lecture attentive de l'Évangile, on peut conjecturer qu'il leur donna en partie la dernière semaine de sa vie mortelle : il est dit qu'après avoir prêché au peuple durant le jour, *il se retiroit le soir à Béthanie*. Ce Jésus qui aima les hommes comme ses frères, dont l'âme tendre étoit si sensible aux jouissances de l'amitié, qui disoit à ses Apôtres : *J'ai ardemment désiré de manger cette Pâque avec vous* (1) ; Jésus se plaisoit dans ces derniers instans, à réunir autour de lui tous ceux qui lui étoient chers.

Cette amitié du Sauveur des hommes immortalisa la famille de Lazare ; et quelle idée ne devons-nous pas nous en former ! Où trouver des traits assez intéressans, des couleurs assez douces, assez pures pour peindre ceux qui méritèrent d'être l'objet du penchant, de l'amitié de choix du *Scrutateur des cœurs* (2), du Fils de Dieu ! Au milieu d'eux régnoient sans doute

(1) Luc XXII, 14.

(2) Apoc. II, 23.

l'union, la simplicité des mœurs, la bonté paternelle des maîtres envers les serviteurs, le respect filial des serviteurs envers leurs maîtres, la probité sévère, la charité tendre, active, la piété sensible animée par la foi. Dans un temps où tout ce qui s'élevoit au dessus de la classe du peuple en Judée, dédaignoit un Messie sorti de Nazareth, où rougissoit de croire en lui, ils regardoient Jésus comme le Fils de Dieu, l'Envoyé du Très-Haut, ils lui donnoient le nom de Maître, et quoiqu'ils osassent le confesser devant les hommes, ils jouissoient de l'affection générale et d'une grande considération. Aussitôt que le bruit de la mort de Lazare se fut répandu dans Jérusalem, un grand nombre de Juifs, dont plusieurs étoient en relation avec le corps des Pharisiens, ou même en faisoient partie, s'empressèrent de visiter ses sœurs affligées, quoique bien instruits sans doute de leurs liaisons avec Jésus. Quelle âme saine et droite ne faut-il pas avoir reçue du Ciel pour conserver la simplicité des goûts, et, ce qui est bien plus rare, la simplicité du cœur au milieu de tout ce qui flatte les sens et l'amour-propre! Et quelle vertu douce, modeste, attrayante que celle qui se fait aimer de ceux même que son exemple condamne!

O vous, qui, comme les habitans de Béthanie, possédez l'estime du monde, sans lui appartenir!

Vous chez qui l'on retrouve la simplicité antique et l'intégrité des vertus chrétiennes, dans les circonstances qui les mettent le plus en péril! Vous dont l'influence s'oppose encore à cette pente fatale qui semble nous entraîner à de nouvelles mœurs! puissiez-vous, ah! puissiez-vous remplir long-temps cette noble tâche. Puissiez-vous donner long-temps à vos concitoyens un exemple plus nécessaire que jamais. .

La famille de Lazare étoit composée de deux sœurs et d'un frère. L'historien sacré ne fait mention d'aucune autre personne. Avoient-ils perdu ceux auxquels l'hymen les avoit unis, et cherchoient-ils dans les douceurs de l'amitié fraternelle la consolation de ces pertes et la guérison de leurs blessures; ou bien cette amitié suffisoit-elle à leurs cœurs, et la crainte d'en relâcher les nœuds les avoit-elle empêchés d'entrer dans les liens du mariage! C'est ce que nous ignorons. Il paroît que Lazare, le chef de la famille, étoit l'objet particulier de l'affection du Sauveur. L'Écriture ne nous dit qu'un mot sur lui, mais que ce mot est touchant! *Venez*, écrivoient ses sœurs à Jésus, *celui que vous aimez est malade* (1). Étoit-ce un Saint-Pierre dont l'âme ardente brûloit de zèle et d'amour, ou plutôt un

(1) Jean XI, 5.

Saint-Jean dont la douceur, la tendresse sympathisoit mieux encore avec Jésus?

Quoiqu'il en soit, il paroît d'après le récit de notre texte que les deux sœurs de Lazare étoient distinguées par des qualités différentes. *Marthe* s'étoit chargée des détails domestiques. Elle avoit cette activité qui fait la gloire d'une femme, lorsqu'elle la fait servir au bonheur de ceux qui l'entourent ; lorsqu'imitant la Providence, elle se montre attentive à leurs besoins, et se plaît à faire régner dans sa maison l'ordre qu'elle admire dans l'univers ; mais à cette qualité précieuse un écueil semble attaché, dont *Marthe* n'avoit pas su se garantir entièrement : c'est le danger de mettre trop de prix à des choses secondaires et terrestres ; d'y concentrer son existence ; de vivre tout entière dans les objets extérieurs ; de perdre dans une perpétuelle agitation l'habitude, peut-être même la faculté du recueillement, l'usage de ces jouissances nobles, exquises que l'on peut goûter dans une lecture, une conversation religieuse, dans le calme de ses pensées, dans ce silence, dans cette retraite du cœur qui est le sanctuaire de la Divinité, et où il est si doux de s'entretenir avec elle. *Marie* douée d'une âme plus sensible et plus tendre, étoit plus susceptible de s'élever au-dessus des choses de la vie, de connoître, d'apprécier les jouissances intellectuel-

les, les plaisirs de la méditation ; les délices de la piété. Lazare étoit absent lorsqu'on leur annonça l'arrivée de Jésus. Animées d'un égal respect pour le Seigneur, elles le reçurent d'une manière assortie à la différence de leur caractère.

Marthe pénétrée de l'honneur qu'il leur fait, bien qu'elle ne s'élevât pas encore jusqu'à la dignité souveraine de celui qui daignoit les visiter, Marthe semble se dire comme Zachée (1) : *Un Prophète est entré dans ma maison* ; comment reconnoîtrai-je un tel bienfait ! Elle s'agite ; elle s'empresse : rien ne lui paroît assez digne d'être offert à Jésus. Égarée par un sentiment louable dans son principe, en s'occupant trop de frivoles soins, elle contrarie, sans le savoir, les desseins du Docteur céleste. Hélas ! elle perd le fruit qu'elle pouvoit retirer de ces momens précieux.

Éclairée par les inspirations d'un cœur dont elle s'est accoutumée à écouter la voix, Marie sait bien mieux entrer dans les sentimens du Seigneur. C'est en oubliant tout le reste pour écouter ses discours ; c'est en se plaçant à ses pieds pour mieux l'entendre, quelle lui témoigne sa joie et son empressement. Souvent dans les temps anciens on vit les disciples recevoir les leçons de

(1) Luc XIX, 5.

leurs maîtres en cette posture, qui exprime à la fois le repos de l'âme, le dévouement, la vénération.

Marie assise aux pieds de Jésus, et recueillant avec avidité les paroles de sa bouche; la femme de Samarie écoutant le Fils de Dieu parler de l'immortalité sur les bords de la fontaine, voilà de ces tableaux simples, touchans, gracieux et nobles, comme on en trouve plusieurs dans nos Écritures. Je ne puis m'y arrêter sans une vive émotion. O siècle fortuné, où *la Parole avoit été faite chair; où elle habitoit parmi les hommes pleine de grâce et de vérité* (1)! O Marie, que vous étiez heureuse! vous receviez les leçons de la Sagesse divine, de celui-là même qui est le principe et la fin de toutes choses : elles couloient de ses lèvres, avec une simplicité sublime. Vous entendiez les préceptes de la charité, vous les entendiez de la bouche de celui qui alloit bientôt consommer sur la croix l'étonnant sacrifice de l'amour. Et quelle autorité, quel charme ne recevoient pas ses discours, de cette vie sainte et céleste, de ces traits sur lesquels la divinité même étoit empreinte; de cette voix touchante qui alloit chercher l'âme du pécheur et de l'affligé, pour la ranimer et la guérir! Vous l'entendiez, o Marie,

(1) Jean I, 14.

celui dont les farouches satellites du Sanhédrin avouoient, que *jamais homme ne parla comme cet homme* (1), celui dont les disciples disoient : *Ne sentions-nous pas notre cœur embrasé lorsqu'il nous parloit en chemin et nous expliquoit les Écritures* (2) ? Ah ! je ne m'étonne point qu'assise aux pieds de Jésus, elle mette en oubli les soins dont s'occupe sa sœur. Elle éprouve dans toute sa plénitude, dans toute sa puissance, le sentiment qui entraînoit les enfans d'Israël sur ses traces dans les déserts, et leur faisoit oublier jusqu'aux plus pressans besoins de la nature.

Cependant Marthe, soit qu'elle ne pût se passer de son secours, soit qu'elle enviât la tranquille douceur que Marie goûtoit auprès de Jésus, vient l'inviter à se joindre à elle ; et pour l'y mieux engager, elle en appelle au Seigneur lui-même. *Seigneur*, lui dit-elle, *ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc qu'elle m'aide.* Il y a dans cette plainte quelque chose de naïf qui rappelle ces temps anciens où le déguisement n'étoit pas connu ; où les sentimens du cœur passaient aussitôt sur les lèvres. *Marthe, Marthe*, répond le Fils de Dieu, *vous vous inquiétez, et vous vous*

(1) Jean VII, 46.

(2) Luc XXIV, 32.

*vous embarrassez de plusieurs choses : cependant une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée.* Ce n'est pas une censure qu'il lui adresse : comme, malgré son erreur, son cœur étoit bon et ses intentions pures, il se propose de l'éclairer plus que de la reprendre. Il me semble voir dans la répétition de ce mot *Marthe, Marthe*, quelque chose d'affectueux qui exprime ce désir et indique assez l'intérêt qu'il prend à elle. *Vous vous inquiétez, vous vous embarrassez de plusieurs choses.* « Vous connoissez mal, » semble-t-il lui dire, « vous connoissez mal l'hôte » que vous cherchez à honorer : ces vains pré- » paratifs sont déplacés pour le recevoir : c'est » assez du plus simple aliment pour satisfaire » aux besoins de la nature. » Et comme sa grande âme, toujours frappée d'idées sublimes, ne perdoit pas l'occasion d'y faire une allusion secrète, sous cette réponse si claire et déjà si sage, même en la prenant dans le sens le plus vulgaire, en l'appliquant aux choses terrestres, il cache un sens spirituel ; il renferme une leçon qu'on ne peut méconnoître, une leçon de la plus haute importance et de l'ordre le plus relevé.

*Marie*, ajoute-t-il en dévoilant sa pensée, *Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée.* C'est ainsi que d'un mot il nous

rappelle au sentiment des vrais biens , à notre grande destination , à notre dernière fin. *Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée.* Paroles remarquables qu'une âme religieuse n'entend point sans émotion , sans qu'elles retentissent et se répètent au dedans d'elle-même !

Les réflexions que fait naître cette réponse de Jésus, et son entretien avec Marie passeroient de beaucoup les bornes qui nous sont assignées. Nous vous les avons présentées dans quelques autres discours (1). Consacrons les momens qui nous restent à développer une leçon plus générale que notre Évangile nous invite à vous rappeler. ◊

Avec quel mélange d'enchantement et de regret nous portons nos pensées sur ces jours de merveilles où le Fils de Dieu daignoit converser avec les mortels , former avec eux d'étroites liaisons ! Quel intérêt n'excite pas cette famille de Lazare qui fut aimée du Sauveur , qui jouit des charmes de sa société intime , dont le toit hospitalier fut consacré par sa présence ! Comme le fidèle se transporte au milieu de ces fortunés habitans de Béthanie ! comme il envie leur sort !

Ce mouvement est naturel sans doute : heu-

(1) Sermons pour les Fêtes et Dimanches , T. III.

reux celui qui l'éprouve ! Ne pensez pas cependant, M. F., que cet avantage si précieux dont jouirent Lazare et ses sœurs nous soit totalement interdit. Ce Jésus qui disoit à ses Apôtres : *Je ne vous laisserai point orphelins ; je reviendrai à vous* (1) ; ce Jésus qui daigna prier pour ceux de ses disciples qui n'existoient pas encore, ce Jésus qui embrassoit dans son amour les générations futures, a étendu sur elles toutes les faveurs qu'il répandit sur ses contemporains. Il ne nous a pas même exclus de ce privilège de jouir de sa présence qui sembloit particulier aux hommes de son temps : nous pouvons y participer dans ce qu'il a de plus précieux. Le Fils de Dieu ne s'offre point à nos regards, je l'avoue, sous cette forme humaine qu'il a tant honorée, sur laquelle il répandit tant de grâce et de majesté ; mais si nous le voulons, nous pouvons encore nous unir à lui, le recevoir, communiquer avec lui. *Si quelqu'un m'aime, nous dit-il, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui* (2.) *Voici ; je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix, et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui ; je mangerai avec lui, et lui avec moi* (3).

(2) Jean XIV, 18.

(2) Jean XIV, 23.

(3) Apoc. III, 20.

Quel est le sens de ces paroles si frappantes, si formelles? Elles signifient, n'en doutez pas, que ce Dieu tout bon, ce Sauveur adorable se fait entendre à nos cœurs, qu'il cherche à s'en ouvrir l'accès, que si ces cœurs dociles cèdent à ses invitations, il signale en eux sa présence par les grâces, les consolations qu'il y répand, les vertus dont il les enrichit, par le délicieux sentiment de cette présence même. Ce sentiment n'est point le fruit des élans d'une ardente imagination, des efforts d'une méditation profonde : plus facile et plus vrai, il est attaché à la pureté, à la simplicité d'une âme qui sympathise avec son Sauveur, et qu'il rend digne de lui servir de sanctuaire.

Voilà des vérités qu'on ne peut méconnoître quand on lit l'Évangile avec un cœur simple et droit. Voilà des vérités qui firent dans tous les temps la croyance de l'Église. Voilà des vérités qui s'accordent peu, je le sais, avec cette philosophie de notre siècle qui voudroit porter jusque dans la Religion du Christ, cet esprit de dessèchement et de mort, ce matérialisme qui la caractérise ; mais elles s'accordent parfaitement ces vérités avec la philosophie véritable, avec l'opinion des anciens sages les plus illustres, avec la nature des âmes et l'influence que doit avoir sur elles le Père des esprits, avec la liaison qui doit exister entre notre état présent et nos destinées futures.

Mais quoi! en vous entretenant du plus beau, du plus heureux privilège du Chrétien, serois-je réduit à prouver qu'il n'est pas une chimère! Serois-je assez malheureux pour n'être point compris? N'y auroit-il personne dans cette assemblée qui connût par une douce expérience cette félicité dont je parle? N'invoquons pas ici le témoignage du fidèle. Content du bonheur qui fait son partage, il n'a pas besoin pour en jouir, de l'admiration et des regards : il cherche plutôt à se dérober aux yeux des profanes, sous ce voile religieux du mystère qui sied à la piété véritable, et dont tous les sentimens tendres aiment à se couvrir. C'est à vous tous, à vous indistinctement que j'en appellerai, M. F.; je vous appliquerai ces paroles que Jésus adressoit aux hommes de son temps : *Vous savez juger des saisons et des circonstances, de ce qui parott au ciel et sur la terre; comment ne reconnoissez-vous point le temps où vous êtes? Comment ne discernerez-vous pas les signes qui annoncent le Fils de l'homme* (1)?

N'avez-vous jamais vu un homme humble et modeste au milieu des prospérités temporelles; dédaignant les jouissances que la fortune semble lui offrir, et paroissant ne mettre de prix qu'à

(1) Luc XII, 56. 57.

celles qu'il procure à ses frères; un homme détaché de la vie, en possédant les avantages qui lui donnent le plus d'éclat et de séduction? Jésus étoit là. Et vous n'avez point senti sa présence!

N'avez-vous jamais vu un malade parvenu à son terme, pour qui se rompoient avec effort les derniers liens de la vie, et dont l'âme tranquille au milieu de ce combat de la nature, sembloit presque étrangère à ses propres douleurs; qui, par un divin contraste, sur un visage qu'avoient défigurée la maladie et les souffrances, offroit l'expression d'une sérénité, d'une espérance céleste? Jésus étoit là. Et vous n'avez pas senti sa présence!

N'avez-vous jamais vu des personnes calmes dans les revers, soutenues par une résignation sans effort, mêlée d'élévation et de sensibilité; des personnes qui paroisoient inspirées par quelque grande pensée, quelque grand sentiment qu'elles renfermoient dans leur âme, qui sembloient même goûter un charme caché, une douceur secrète au milieu des afflictions, ou qui pressées du désir de rendre gloire au Seigneur, s'écrioient avec un Apôtre : *Béni soit Dieu qui nous console dans toutes nos afflictions,..... car à mesure que les souffrances augmentent en nous, de même aussi notre consolation augmente. Nous sommes affligés en toute manière,*

*mais nous ne sommes pas abandonés. Nous sommes affligés, et cependant toujours pleins de joie* (1). Jésus étoit là. Et vous n'avez pas senti sa présence!

Votre mémoire ne vous retrace-t-elle point le tableau de quelques familles frappées par un de ces coups de l'injustice humaine qui nous blessent dans les objets de nos plus chères affections, qui bouleversent l'âme entière, et aux yeux d'un monde insensé, semblent légitimer la fureur, faire presque une vertu du ressentiment; quelques familles qui dans une circonstance si terrible ne firent paroître cependant que cette angélique douceur, cette douceur chrétienne dont le charme et la puissance se font sentir aux âmes les plus féroces? Jésus étoit là. Et vous n'avez pas senti sa présence!

N'avez-vous jamais vu des époux, des frères, des proches animés d'une seule âme, n'ayant pour faire le bien qu'une même pensée, un même mouvement; des époux, des frères, des proches dont l'union étoit parfaitement exprimée par le doux nom d'harmonie; dont la tendresse avoit ce double caractère de calme et d'amour trop étranger, hélas! aux sentimens humains qui agitent toujours et tourmentent le cœur par leur

(1) 2 Cor. I, 3. 5. IV, 8. 9. VI, 10.

susceptibilité, leur inquiétude, leur injustice; dans la demeure desquels vous ne pouviez entrer sans éprouver un respect involontaire, sans croire y respirer la paix et la vertu? Jésus étoit là. Et vous n'avez point senti sa présence!

Ah! n'envions point le sort des anciens fidèles. Le Seigneur peut encore habiter au milieu de nous : nous pouvons encore le recevoir dans nos demeures. Nous pouvons être *le temple de son Esprit* (1). Ses promesses nous en assurent; et dans les siècles même les plus irréligieux, il se rend témoignage auprès de ses vrais enfans.

Songez seulement, Chrétiens, à nous prévaloir de nos privilèges. Qui que vous soyez; Jésus a frappé plus d'une fois à la porte de votre cœur. C'est sa voix que vous entendiez dans cette maladie qui dissipoit les illusions de la santé et ramenoit les pensées sérieuses; dans cette maladie qui vous montra sous un point de vue si nouveau votre vie passée, ces projets, ces sentimens, ces plaisirs que vous jugiez innocens, et saisit votre âme d'une crainte inconnue en plaçant devant vous l'éternité. Il vous disoit alors : Travaillez, travaillez avant que *la nuit* vous surprenne (2).

(1) 1 Cor. VI, 19.

(2) Jean IX, 4.

Il vous a parlé par la perte de cet époux, de cet enfant, de cet objet que vous lui préféreriez. Il vouloit que votre cœur formé pour l'aimer et que la douceur de ses dons éloignoit de lui, fût contraint de se tourner vers lui. Il vouloit que votre âme pénétrée par la tristesse s'ouvrit aux retours salutaires et aux grandes consolations de la foi. Il vouloit forcer vos regards à s'élever vers le ciel en y plaçant l'objet de votre tendresse. Il vous disoit alors : *Mon fils! donne-moi ton cœur* (1).

Il vous a parlé par la légèreté ou la perfidie de cet ami en qui vous aviez placé votre confiance. Il vous disoit alors : *L'homme est un roseau cassé qui perce la main de celui qui veut en faire son appui* (2) : c'est moi qui suis le seul ami fidèle et véritable.

Il vous a parlé par le renversement de votre fortune, de vos espérances, en faisant disparaître comme un songe cette perspective brillante qui s'ouvroit devant vous. Il vous disoit alors : *Pensez à vous amasser un trésor dans le ciel où les vers et la rouille ne gâtent rien et où les larrons ne percent ni ne dérobent* (3).

Il vous a parlé par tant d'événemens extraor-

(1) Prov. XXIII, 26.      (2) Es. XXXVI, 6.

(3) Matt. VI, 20.

dinaires qui ont troublé l'Europe, étonné le monde, et fait sentir l'instabilité de tout ce qui est humain. Il vous disoit alors : Attachez-vous au *rocher des siècles* (1), pour n'être point ébranlé. Il vous a parlé dans ses révélations, dans son temple, par la voix de ses Ministres. Il vous a parlé dans ces fêtes religieuses où vous éprouvâtes une émotion vive, dans cette lecture, dans cette conversation où les vérités de la foi se présentèrent à vous sous un nouveau jour.

Et pourquoi n'oserois-je l'espérer? o mon Dieu! Tu leur parles dans cet instant : tu daignes accompagner de quelque portion de ta grâce mes foibles discours. O puissent, puissent ces impressions de salut n'être pas passagères *comme la rosée du matin!* Puissiez-vous enfin céder, M. F., aux tendres invitations d'un Dieu qui vous demande l'entrée de votre cœur. Et puissiez-vous éprouver désormais combien la paix, le bonheur qu'il y répand, est préférable à tout ce que le monde peut donner. Ainsi soit-il.

(1) Es. XXVI, 4.

